

Termino, GPT et TAO

Pour venir à bout d'un tabou

Savoir déchiffrer un plan ou une carte facilitera la lecture d'un appareil GPS. Mais l'inverse n'est pas vrai.

De même, s'acquitter de son travail ou de ses études optimisera l'emploi de *ChatGPT* et de l'IA. Mais l'inverse n'est pas plus vrai.

Vade retro bovine! Ne mettons pas la charrue devant les bœufs.

En effet, il serait dangereux d'ignorer le potentiel de plagiat que représente l'IA entre les mains de certains affairistes du monde étudiant ou professionnel. Partant, on doit envisager des parades.

À long terme, il serait bon – sur campus – de revoir de fond en comble la manière de penser, repenser et dispenser l'enseignement, sans dispenser l'apprenant de la nécessité d'apprendre et non de perroqueter. Or, de tels réaménagements n'en sont qu'à leurs balbutiements.

Mais, voyons d'abord comment la techno de pointe peut nous jouer des tours.

Dans les plaines de l'Ukraine, les conscrits russes précipités dans le brasier apprennent, à leurs dépens, que les cellulaires dont ils sont friands sont très *bruyants*; pas brillant! Autrement dit, ils sont faciles à géolocaliser, provoquant des barrages de missiles ukrainiens d'une précision chirurgicale. Un *diktat* ou une addiction techno, ça peut nuire.

Sur le champ de bataille, quand une unité soupçonne l'ennemi d'avoir capté ses messages radio, elle peut recourir à des techniques imparfaites, oui, mais qui assurent la transition et la transmission. Par exemple, l'emploi d'un alphabet morse bidouillé, surcrypté, ou bien l'envoi d'estafettes, dans la mesure où ces ultimes ressorts ne se feront pas aussi neutraliser par l'adversaire.

C'est ce qu'on appelle plan B, système D, retour à l'ABC.

On sait que la Première Guerre mondiale aura vu le vol de milliers de pigeons voyageurs qui, de jour (si ce n'est de nuit), pouvaient pourtant se faire *canarder* par l'ennemi.

Pour les hommes qui adoptaient ces moyens de fortune, c'était ça ou être coupés de leur commandement (et donc du renseignement). Pour ceux qui les interceptaient, c'était l'art de mettre à profit des données qui ne leur étaient pas destinées.

C'était de bonne guerre...

Inversement, lorsque survient une catastrophe, comme un tsunami, on est *naturellement* contraints de revenir aux systèmes d'antan, si peu tentants; ils permettront de survivre malgré l'absence de courant, de chauffage, de radio, de télévision, de téléphonie, d'internet et d'autres nécessités de premier ordre.

On convient de ralentir sur la grand-route du progrès, tant que l'infrastructure est endommagée.

Sur un vélo moderne, rétro pédaler ne permet plus de freiner, comme naguère. Tout juste de se décontracter, de se mettre à l'aise.

Pareillement, certaines solutions provisoires s'avèrent réalistes : faire bouillir l'eau avant de la consommer, brûler du bois de chauffage, sortir une lampe de poche, s'orienter à la boussole, épousseter de vieilles cartes, etc. *Même si c'est vieux jeu.*

La question se pose donc : sur campus, quand le plagiat devient jeu d'enfants, faudrait-il, du coup, revenir à l'âge des cavernes? Aucunement.

Par contre, les formateurs ont bien le droit, voire l'obligation, de calmer le jeu, sans se faire lapider pour crime de lèse-modernité.

Ils et elles pourraient remettre au goût du jour des techniques traditionnelles : examens manuscrits et non tapuscrits; présentations orales; description détaillée de la démarche intellectuelle qui sous-tend le travail présenté; multiplication des références documentaires, saisies d'écran, pièces jointes, etc.

Dans le cas de la traduction spécialisée, les étudiants pourraient avoir aussi à élaborer un petit vocabulaire bilingue du domaine, en ne s'en tenant pas aux seuls termes relevés dans leur traduction.

Dur, dur? Pas vraiment. Un volet terminologique digne de ce nom viendra attester de la rigueur du travail intellectuel mené. Pas plus dur que faire bouillir de l'eau. C'est temporaire!

Au final, tout cela vaut bien les nouvelles mesures de surveillance d'examens, avec brouillage internet (en mode local) ou miradorisation (*e-proctoring*) servant à contrôler l'écran des candidats, de même que les moindres faits et gestes de ces derniers : du déplacement déplacé de leurs pupilles aux mouvements mouvementés de leurs lèvres. Le comble des méthodes orwelliennes.

On se doute qu'ils sont rares, les profs qui aimeront jouer au garde-chiourme style 1984.

Au XXI^e siècle, tout en sachant que la triche existait bien avant *ChatGPT*, on note qu'elle s'en trouve bel et bien facilitée. Ce faux pas, faut pas s'en féliciter.

Par conséquent, on a intérêt à marquer une pause techno. Le temps qu'une véritable réflexion se fasse, et que soient présentées des solutions viables à long terme. Solutions qui soient réalistes pour le corps enseignant comme pour le corps apprenant.

De nos jours, notre Terre voudrait parler, mais elle se fait taire, ployant sous le joug de la dystopie industrielle. Notre schéma mental ne devrait-il pas rasseoir ses repères, revoir ses balises, poser ses valises, ne pas générer de dégénérés bolides booléens au destin herculéen, *dixiterait* Poirot.

Tant qu'on n'aura pas contré la mégatrice, on n'aura que trois options :

- (1) Faire la politique de l'autruche. Donc, agir comme si de rien n'était, maintenir le *statu quo ante*;
- (2) Se lancer dans la télésurveillance (*e-proctoring*). Donc, aménager des dispositifs quasi policiers, en érigeant des points d'observation, des miradors qui permettent de contrôler visuellement les participants aux examens – les enseignants évaluant des étudiants évoluant de façon viscérale dans un univers carcéral;
- (3) Ramener une part d'oralité et d'originalité dans les travaux à remettre. Réduire au strict minimum la présentation d'examens à distance, en tenant les épreuves sur campus, sans ordi. Revoir à la hausse la pondération des examens par rapport à celle des travaux pratiques, trop faciles à plagier. Évoluer momentanément en mode dégradé.

Cette troisième option, si démodée soit-elle, reste la moins coûteuse. Elle pourra ou non s'appliquer, selon la discipline étudiée. Même dans cent ans, elle servirait mal un cours de chirurgie cardiaque ou un exercice de tirs au but dans un atelier de hockey.

Plus près de nous, dans les cours et dans les mentorats, la traduction neuronale par *DeepL* ou *Google Translate* présente des analogies avec le phénomène *ChatGPT*.

Hormis dans les cours de TAO ou de TA (TA = troisième année!), l'objectif du travail n'est pas d'évaluer la compétence informatique de l'étudiant. Il s'agit plutôt de voir ce que celui-ci tient *dans le coffre* : idiomatique, aptitudes terminologiques, stylistiques, analytiques, culturelles, cognitives... pour ensuite l'aider à garnir ce coffre. Ce n'est qu'alors, après avoir fait ses gammes, que l'étudiant gagnera à utiliser les outils informatiques qui le mettront au diapason de l'industrie langagière. Logique.

Pourtant, cela constitue une vérité mal perçue, mal reçue. Un tabou qui suscite des réactions en coup de massue. Il faudra espérer que les mentalités évoluent.

Tant que le problème lié à l'IA ne sera pas compris, il appartiendra aux profs et aux mentors, de même qu'aux universités et aux ordres professionnels, d'accepter un délestage tactique (et circonscrit) des arsenaux informatiques.

Il ne s'agit pas d'un nostalgique *retour aux sources*, mais bien d'un contournement pratique de certaines pseudo-sources documentaires, sources d'indigestion et, surtout, de non-gestion de la formation (pardon pour l'allitération...). Réfléchir autrement, sans être prescrit, ne devrait pas être proscrit.

Pour la personne en formation, cela revient à connaître sa partition plutôt que de se cantonner dans l'improvisation.

... *Couac* qu'on en dise.

Chronique rédigée par Carlos del Burgo, terminologue agréé et traducteur agréé.

Lire les chroniques de termino